Apologue sur des mauvaises herbes et un coquin

Jean-Marie Durand – Collège de France, Paris

Parmi la correspondance de Mari, les lettres envoyées par les *mer'ûm* bensim'alites ont une saveur de terroir très particulière et expriment des sentiments et des idées loin de ceux des lettres officielles. Ces sages sententieux et bavards, dont les Grecs croyaient avec Nestor avoir la primeur, révèlent souvent une série d'anecdotes oubliées dont ils imposent le souvenir à leurs contemporains, nous offrant par là-même une savoureuse collection de proverbes, d'apophtegmes ou d'apologues[1].

Il ne faut pas voir là interventions intempestives ou audacieuses, dont le roi pourrait s'offusquer. Il n'était certes pas coutume de dicter au roi son action; la politesse était plutôt de s'en remettre totalement à lui, voire de terminer une demande pressante en lui proposant spontanément de faire le contraire de ce qui venait de lui être demandé. C'était là souligner que l'action royale n'avait pas d'autre source que le sentiment intime que le monarque avait de sa "grandeur", voire de sa "divinité"...

Quelques personnages de très haut rang se permettaient cependant de conseiller le roi, ou de lui présenter un projet de lettre à envoyer, voire même de l'admonester. Les *mer'ûm* étaient de la sorte, exclusivement à propos d'affaires locales, en Haute-Djéziré, et tout particulièrement lorsqu'ils voulaient susciter à tel ou tel trublion une lettre officielle de rappel à l'ordre. Nous ne savons pas bien encore les tenants et les aboutissants de la fonction de *mer'ûm* mais il faut sans doute tenir ces derniers pour des sortes de patriarches, occupant une charge élective, non héréditaire, devant conduire les longues errances des nomades, tant bensim'alites que benjaminites, d'ailleurs, quoique les premiers nous soient de loin les mieux connus. Leur rôle semble avoir été, outre de conduire au rezzou leurs contribules[2], d'être les sages qui dirigeaient la masse humaine et les troupeaux, établissant les itinéraires et réglant les conflits –dans la mesure néanmoins où la gravité de la chose jugée ne ramenait pas automatiquement l'affaire à la décision royale, mais aussi (et de façon patente!) d'entretenir la conscience de groupe en commémorant le passé.

Les grands de ce monde amorrite se devaient de prendre un ton sentencieux et biaisé pour aborder certains sujets et il semble qu'un abord trop brutal aurait paru d'une extrême incivilité. Le roi, lui-même, lorsqu'il avait un message désagréable à faire passer à son premier ministre Bannum, justement un ci-devant *mer'ûm*, n'hésitait pas à recourir à l'apologue[3]. Cela tranche avec les lettres rédigées par des

1. J'ai entrepris de réunir dans un travail particulier, sous le titre de *Sagesses et dictons de l'époque amorrite* les bribes de cette littérature. On se reportera aussi à des élaborations de ce même sujet, que nous devons à A. Finet, "Citations littéraires dans la correspondance de Mari", *RA* 68 (1974) 35-47 et A. Marzal, *Gleanings from the Wisdom of Mari*, Studia Pohl 11, Roma 1976.

2. Un des exemples les plus spectaculaires est la proposition d'Ašmad, telle que l'illustre *FM* IV, p. 33. Le rôle de chefs de guerre de ces *mer'ûm* semble avoir été très important.

3. Cf. l'exemple remarquable de *ARMT* XXVI/1 6.

flatteurs de plus mince extraction, dégoulinantes d'amabilités et ornées de toutes les fleurs les plus piètres qu'ait jamais cultivées l'esprit de cour[4].

Les *mer'ûm* qui s'expriment en akkadien standard, puisque tel était le passage quasi obligé de l'oral à l'écrit à l'époque au Proche-Orient amorrite, recouraient toutefois volontiers à un vocabulaire que n'enregistrent pas encore nos dictionnaires de l'Akkadien et qui doit refléter un usage plus occidental[5]. D'où le plaisir d'offrir ce texte à un maître des études de sémitique occidental et comparé qui saura certainement, une fois révélés les *Hommages* que ses amis et ses élèves lui ont consacrés, mieux approfondir la compréhension de ce très difficile texte[6].

A.609

[*a-na be-lí-i*]*a qí-bí-ma*
2 [*um-ma i-b*]*a-al*-AN ìr-*ka-a-ma*
[*i-n*]*u*-[*m*]*a* še-numun *ša* ib°-há *it-ti še-e-im*
4 *iz-za-ru-ú ú-zu-un* {NA} ib°-há *i-na ma-ṭà-ra-tim*
uṣ-ṣé-em-ma a-wi-lum i-na a-si-di-šu
6 *i-he-es-sí-šu-ma ú-ha-al-la-aq-šu*
i-nu-ma ša-am-mu-um la dam-qum
8 *i-na ki-ri-im it-ti wa-ar-qí iṣ-ṣí*
ú-ul i-na-sà-hu-šu-ma a-na ba-bi-im
10 [*i*]-*zi-bu-šu ù šum-ma li-bu a-wi-l*[*im*]
[*ša ta-a*]*r-ši-ip-tam i-na-du-šum*
12 [*uh-ta-m*]*a-ṭam ù šum-ma*
[*šu-ú i-na*] *qa-ti-š*[*u*]
14 [*k*]*a-sa-am ú-ka-al*
[*q*]*a-as-su i-ha-ma-aṭ*
16 *a-na ma-ka-al-tim š*[*a-ni-tim*]-*ma*
[*me*]-⌜*e*⌝ *em-mu-tim*$_x$ (TUM) *šu*-[*nu-ti*] *i-ša-pa-/ak*-⌜*ma*⌝
18 ⌜*ih*⌝-*ha-ra-am-ma-ṭú* (DU)
[*i*]-*na-an-na am-mi-nim*
20 *be-lí šu-ub-ra-am ša e-li*
ma-tim ka-li-ša ma-⌜*ší*⌝-*/ú*
22 *be-lí i-na* bàd *za-bi-im*^{ki}
ú-še-ši-ib-šu-ma ù ma-tam
24 *ka-la-ša i-na qa-ti-ka tu-še-ṣí*
[*te-r*]*e-tim*(TUM) *be-lí a-na ma-ri*^{ki}
26 [*li-še-pí*]-*iš* lú-šu-gi-meš
[*ma-at i-d*]*a-ma-ra-aṣ*^{ki}
28 [*ša a-na ṣe*]-*ri-ia i-la-ku-nim*

4. De nombreux exemples en existent. On pourra en avoir une appréciation par ceux cités dans *ARMT* XXVI/1, p. 407. Les exemples les plus remarquables ont été joints au travail cité n. 1.

5. Pour un bilan provisoire, cf. A. Malamat, *Mari and the early Israelite Experience*, Oxford 1989.

6. Il faut convenir que la grossièreté de fabrique des documents cunéiformes qui émanent des *mer'ûm*, jointe à un syllabaire déviant et une calligraphie plutôt gauche, ne rend pas extrêment aisée leur lecture. Il faut considérer les premières éditions de tels textes comme une mise à la disposition des lecteurs d'œuvres remarqables, dans l'espérance que leur sagacité s'exercera à résoudre les problèmes restants.

[*um-ma šu-nu-ma*]
30 [.....]
[.....]-*ma a-na ṣ*[*e-e*]*r / ma-ri*[ki]
32 [*be-el-ni li-ša-a*]*d-di-in*
[*ù ša-ni*]-*tam be-lí aš-šum ke-em la* [*ig-gi*]
34 [*i-na-an-na*] *ma-tum ka-lu-ša* [...]
[... *e-le-e-k*]*a* [*li*]-*mu*-[*ur*]

Dis à mon Seigneur: ainsi parle Ibâl-El, ton serviteur.

Lorsque des graines de plantes[a)] ont été semées avec le grain, la pointe[b)] des plantes sort au moment des pluies[c)]: l'homme la frappe de son talon[d)] et la détruit.

Lorsqu'une mauvaise herbe a germé avec les légumes dans un jardin, l'arrache-t-on pas et la laisse-t-on pas à la porte?

Soit les entrailles de l'homme à qui on a versé une préparation bouillante[e)] lui brûlent, soit, il prend dans sa main la coupe, sa main lui brûle, (alors) il verse dans un autre plat ce liquide chaud et (ce dernier) perd de sa force[f)].

En fait[g)], pourquoi mon Seigneur a-t-il laissé s'installer à Dûr-Zabim[h)] Šûb-Râm[i)] qui à l'encontre de tout le pays est un pillard[j)]? Hé bien, tu vas faire sortir le pays tout entier de ton pouvoir[k)]! Que mon Seigneur fasse faire des présages pour Mari[l)]! Les Anciens de l'Ida-Maraṣ qui viennent me trouver, me disent: "... Que notre Seigneur fasse donner à Mari..."

En outre, il ne faut pas que mon Seigneur soit négligent pour cela. Maintenant que le Pays tout entier observe *ta venue au Haut-Pays.*

a) La lecture IB est sûre, quoique je ne connaisse pas d'emploi de ce signe qui convienne au contexte actuel: ce dernier invite à y voir une mauvaise herbe, comme l'ivraie de la parabole évangélique.

On notera toutefois que dans D. Charpin - F. Joannès (éd.), *Marchands, diplomates et empereurs, Études... offertes à P. Garelli*, 1983, p. 195, J. Eidem a publié un texte de Haute-Mésopotamie contemporain du nôtre où "IB[7]" a manifestement la valeur de *šamûm*, "ciel", à la fois pour des raisons contextuelles et à cause d'un parallèle explicite. Se pourrait-il que l'on ait ici par jeu de mots un emploi de IB pour noter *šammum*, "plante"?

b) *uznum*, "oreille", entre dans de nombreuses appellations de plantes en arabe et l'akkadien en connaît des occurrences comme l'*uzun lâlim*, également nom d'une plante. Ici, en fait, *uznum* semble employé métaphoriquement pour désigner la première pousse au moment de la germination, ou le petit bouquet de feuilles qui pointe alors. Sans doute le français colloquial "pointer l'oreille", comme "montrer le bout de son nez", documente-t-il, avec des sens différents, des usages analogues.

c) Le terme semble être le plus simplement expliqué comme le pluriel d'un *maṭartum* signifiant "la pluie". Il doit ainsi correspondre au *Maṭar* attesté dans les NP où il tient la place d'un théonyme[8]. *CAD* ne semble reconnaître MṬR que dans l'hapax ougaritique d'interprétation contestable a-šà-há *mi-ṭá-ar-ú*[l] de *PRU* 3 47[9].

7. On notera que la copie de J. Eidem, *ibid.*, p. 194, ressemble en fait à un ZU, voire à un SU, au contraire de sa transcription, mais la photographie, p. 190, montre clairement au contraire de l'autographie que le signe est bien IB. Les premiers clous horizontaux sont en fait perpendiculaires. La bonne explication est effectivement le recours à la valeur (surtout lexicale en babylonien classique) de IB = uraš = *šamûm*.

8. Dans tous les cas, il ne peut s'agir d'une variante de "madar"; *ma-tar/ta-ar* n'alterne pas avec *ma-dar*. Ce dernier, d'autre part, ne correspond pas au terme *madarum* désormais bien attesté à Mari, d'explication encore incertaine mais qui signifie sûrement "de sang royal". Un NP comme *iš-hi-ma-dar* doit être compris comme Išhî.ma-dâr "C'est ma force qui est pérenne", non "Le *madarum* est ma force", ce qui fait peu de sens.

9. Ce *mi-ṭá-ar-ú* représente la correction (cf. *UF* 7, p. 257) du *mi-ṭá-ar* é de J. Nougayrol ("un potager (?) domestique") mais avec le sens bizarre de "Field irrigated by rain"; dans *HSS* 32, *Ugaritic Vocabulary in Syllabic Transcription*, p. 119, J. Huehnergard propose, sans doute avec raison, une lecture *midar ʾu*, "seed land".

Cependant la racine que *CAD* pose perpétuellement MDR a plusieurs formes qui pourraient être ramenées à MṬR. Les formes de *madârum* ("mng. uncertain", *CAD* M/1, p. 11b) convoient en effet de nettes connotations d'humidité qui s'apparentent au suintement. Si les yeux sont dits *ma-DI-ra*, il faut comprendre que *mâṭiru*[10] est un des termes qui signifient "chassieux", et que c'est à cette maladie qu'il faut rattacher le *muruṣ miṭri*[11]; lorsque la vésicule biliaire est dite *mun-du-rat*, on précise que dans le cas où son "eau" est noire (*mû-ša ṣalmû*), c'est un présage d'inondation (*Adad irahhiṣ*). L'apodose semble constante dans ce genre d'observation.

On peut tout particulièrement y rattacher la glose *mì-ID-ru* = *rihṣum* (inondation): *MDP* LVII, p. 64: 58 = p. 140 iv 10: "Si cela concerne une expédition; il faut comprendre que mon armée aura à affronter un *miṭru*..." (*ana harrâni miṭru ummânî imahhar*). Puisque Mari montre que la "pluie" se disait au propre *maṭ(a)rum* ou *maṭartum*, la forme PIRS, *miṭrum*, devait avoir une acception précise autre. Plutôt que la grosse averse d'orage, le *miṭrum* pourrait n'en être en réalité qu'un effet secondaire: les eaux de ruissellement brutalement amenées par un oued après la pluie. Ces phénomènes bien connus entraînent des catastrophes où une armée peut facilement disparaître si elle se trouve imprudemment engagée dans un défilé. Mari donne un bon exemple du phénomène dans le texte A.2 publié dans *ARMT* XXVI/1, p. 348.

Y incite fortement la possibilité de lui rattacher des mots posés par *CAD* comme *miṭru* "a small canal, a ditch", M/2 p. 147b, et *miṭirtu*[12] "(a type of field or orchard)", "(a type of canal or ditch)", p. 144b, pour des raisons de graphies (emploi du signe ṬÌ et du *tau* en transcriptions grecques). Une remarque à propos de ces "canaux-miṭirtu" dit qu'on les a mis en eau comme s'ils étaient de véritables canaux (*OIP* 2, p. 124: 43). Ils pourraient ainsi être compris comme des lits d'oueds intermittents récupérés lors de l'établissement d'un plan d'irrigation pour mettre en eau les terrains qu'ils parcourent. Au propre *miṭru* et *miṭirtu* signifieraient "structure géologique formée par ruissellement d'eau de pluie", donc "ravinement", "oued d'écoulement des eaux"[13]. Ce sont régions par excellence où faire des cultures maraîchères[14]. Les attestations de ces structures (exception faite des textes littéraires) se trouvent dans le Nord-Iraq, non dans le Sud-Iraq.

d) Il s'agit là apparemment de la plus haute attestation de *asîdum*, "talon".

e) La lecture [*t*]*aršiptum*, moins vraisemblablement [*m*]*aršiptum*, semble assurée. Je n'ai eu aucun moyen de retrouver ici l'expression bien connue *šipṭam nadûm*. En revanche *nadûm* est bien utilisé avec le sens de "verser un liquide"; cf. les exemples de *CAD* N/1, p. 74b-76a. Le terme que je restaure sous la forme *taršiptum* devrait donc venir de la racine RŠP "être brûlant", inattestée jusqu'ici en akkadien, mais qui a donné en hébreu le nom de la flamme *rešep* et, en Occident, le nom du dieu du feu Rešef[15]. *Taršiptum* signifierait au propre "brûlement", ou, puisque la formation ta-PRIS- a la plupart du temps une valeur objectivée, "préparation brûlante".

f) *Naharmuṭum* a contextuellement ici le sens de "perdre sa chaleur", "refroidir[16]". Le *CAD* N/1, p. 126b, propose "to dissolve". Sans doute faut-il comprendre qu'il s'agit simplement d'un transvasement pour refroidir le liquide, plutôt que de lui adjoindre un liquide plus froid?

10. Terme non reconnu par *CAD* M/1, p. 11b, ni *AHw*, p. 572a, qui semblent en faire un simple permansif de MDR, malgré l'absence de syncope du -i-.

11. Cf. *CAD* M/2, p. 48a-b, s. v. midru B: "a disease".

12. *AHw* distingue, en revanche, p. 650b-651a, midirtu "Gartenbeet" et, p. 663b, miṭirtu, aussi miṭru, "Wasserlauf". Pour un choix de lecture *be-rat* ou *miṭ-rat* pour ce terme, voir R. Borger, *AfO Beiheft* 9, p. 91.

13. C'est sans doute à cette acception géologique qu'il faut rattacher le midru C de *CAD* M/2, p. 48b, attesté par l'inscription historique *AOB* 1 8 ii 20. Il devait s'agir d'un oued asséché suffisamment remarquable pour permettre de baliser le paysage. À ce terme correspond dans la géographie de Mari celui de *rapšum*; cf. *LAPO* 17, n° 570 n. c).

Dans la dernière édition de ce texte, due à A.K. Grayson, *RIMA* I, Toronto - London 1987, p. 18, le terme lu *mì-id-ri-im* est traduit "marshes" (avec doute).

14. Ce qui explique les équivalences lexicales avec *sip-pa-tû, ki-ru-ú, mu-sa-ru*; cf. les références *CAD* M/1, p. 144b.

15. Il est attesté comme Rašap dans l'onomastique de Mari.

16. *CAD* et *AHw* ont également retrouvé une forme du verbe *naharmuṭu* dans *ARM* III 29: 24; comme il s'agissait cependant de transport de glace, avec un résultat diamétralement opposé (la glace se réchauffe) et que, d'autre part, le signe R]A, l. 24, ne m'avait pas paru évident, à l'examen de la tablette, j'avais proposé dans *LAPO* 16, n° 156, une restauration différente. Si le verbe doit être véritablement postulé dans III 29 –ce qui est à la réflexion le plus simple–, il faudrait considérer que son sens de base était "perdre son caractère propre".

g) Dans la langue de Mari le sens de l'adverbe *innana* ne note pas seulement un adverbe de temps comme la traduction courante par "maintenant, pour l'heure" le laisserait croire, mais surtout l'opposition de la réalité actuelle à une situation qui aurait pu se produire ou qu'on voudrait voir disparaître. Le sens oscille alors entre "en réalité" et "en fait".

h) Dans XXVI/1, j'avais traduit Dûr Zabîm par la "Forteresse de Zabûm", voyant dans Zabûm un NP. Autant *ARMT* XXVI 147 que *ARMT* XXVI 247, du fait de leur appartenance aux affaires de Dêr, indiquent nettement un lieu dans le Balikh. Il ne peut qu'en être de même pour *ARMT* XXVII 105 qui mentionne encore Dêr. M. Birot a toutefois préféré dans son édition de *ARMT* XXVII lire partout *dûr ṣâbim* et y voir un "Fort-Militaire". Dans *ARMT* XXVII 28, le Dûr Zabîm se trouve bien loin encore de Qaṭṭunân, puisqu'il est, d'après l'ordre d'énumération des toponymes, au delà de Zilhân.

Tous les exemples doivent désigner une seule et même installation humaine sur la route qui reliait la région de Hasséké à celle des sources du Balikh en suivant le cours du Haut-Khabur où se trouvait à l'époque très peu d'installations humaines outre les campements des Bédouins bensim'alites. On peut donc la tenir pour une forteresse sur le Haut-Khabur qui surveillait la transversale Sud reliant deux zones d'importance pour le roi de Mari à travers des territoires de parcours nomades. On comprend dès lors la fureur du *mer'ûm*.

La correspondance de Šûb-Râm a été éditée par J.-R. Kupper dans *ARMT* XXVIII, chap. xiii. Šûb-Râm, qui est surtout connu comme roi de Šusâ, a eu en fait une carrière assez mouvementée et *ARMT* XXVII 20 le montre avant ZL 4' installé à Qirdahat, ville à l'Ouest de l'Ida-Maraṣ et qui pourrait bien avoir été, en définitive, le nom ancien de Chagar-Bazar. C'est de là qu'il pouvait le plus menacer les routes de transhumance des Bensim'alites. Une domination de Dûr-Zabîm depuis Šusâ paraîtrait plus difficile à comprendre. C'est à ce moment que peut faire allusion *ARMT* XXVIII 65, lettre d'Ibâl-Addu installé à Ašlakkâ, donc postérieure à ZL 3', et qui montre les menées de Šûb-Râm contre Ašnakkum ainsi que ses heurts tant avec le roi d'Ašlakkâ qu'avec le *mer'ûm*.

i) Pour cette transcription du NP, cf. *LAPO* 16, p. 426.

j) La forme *ma-ši-ú* doit s'interpréter comme *mâši'um* = "pillard de métier", à la forme attributive (absence de la finale *-m*).

k) L'alternance des 2e et 3e personnes pour s'adresser à quelqu'un dans la langue de Mari, pour déroutante qu'elle soit lorsqu'on la rencontre, est banale.

Pour "faire sortir de la main" signifiant "faire perdre le contrôle militaire", cf. *ARMT* XXVI/1 140: 38 ainsi que de nombreux parallèles.

l) Le sens est que cela vaut bien la peine de prendre des présages pour Mari!

On a vu ci-dessus le rôle de ces apophtegmes dans les relations humaines de l'époque. Il reste à dire un mot sur le contenu.

Si dans d'autres documents, les *mer'ûm* prennent plaisir à souligner leur caractère d'errants, ainsi que le montre l'*incipit* du remarquable texte édité par D. Charpin[17], "Les trois morts du roi Zuzû", ici Ibâl-El utilise, quoique nomade, dans ses deux premières admonestations, des images qui conviendraient plutôt à un sédentaire, prises qu'elles sont à la culture des céréales ou des légumes. Le fait n'est pas en soi étonnant: les tribus bensim'alites ou benjaminites se répartissent en deux groupes, le *hibrum* qui transhume avec les animaux et les *wâšibûtum*, ceux qui restent dans une localité pour y pratiquer des cultures céréalières qui permettront de constituer des stocks pour l'hiver, tant pour les humains que pour les bêtes, d'ailleurs. On remarquera, toutefois, que l'image du jardin-*kirûm* ne peut bien se comprendre que par la pratique de l'irrigation, de même que celle des mauvaises herbes que l'on laisse "devant la porte", que par le recours à une technique de désherbage dans un lopin de terre enclos, donc montrant la propriété privée et non plus simplement communautaire.

17. Cf. *Cahiers de NABU* 1, Paris 1990, p. 120; retraduit dans *LAPO* 16, n° 333. Le texte comence par ces mots: "Mon Seigneur sait que je commande aux Bédouins et que, tout comme un marchand va au travers de la guerre et de la paix, les Bédouins vont à pied au travers de la guerre et de la paix, apprenant au cours de leurs déplacements ce dont parle Pays."

La troisième admonestation recourt, elle, à une image tirée du stock des "relations sociales" et fait manifestement allusion à un banquet. On connaissait déjà l'union du vase-GAL (*kâsum*), objet de luxe utilisé dans les occasions festives, et du plat-*mâkaltum*[18]; l'usage de boissons chaudes relativement au *kâsum* est, à ma connaissance, une pratique non encore documentée. Le fait que ces vases-GAL fussent majoritairement en métaux précieux[19], donc très conducteurs de chaleur, font au mieux comprendre que l'on ait pu se brûler, non seulement en buvant, mais dès la prise en main du récipient.

Cette troisième image est beaucoup plus directe que les deux premières qui ne sont que des variations sur le thème banal de "l'ivraie et du bon grain", tel qu'on le retrouve dans l'Évangile; elle est une allusion assez directe à la méconvenue à laquelle s'expose le roi, en ne prêtant pas attention aux signes avant-coureurs de difficultés, pour se retrouver comme l'imprudent qui se brûle les entrailles.

18. Le terme est à distinguer du couteau-*mâkalum*; cf. J.-M. Durand, *NABU* 1989/29.
19. Voir le travail en cours de publication de M. Guichard, *MDBP* II.